

Kenji Ueda



NA
MI
POCHE

Kenji Ueda

La papeterie de Ginza

.....

Dans une petite rue de l'élégant quartier de Ginza à Tokyo, se dresse la célèbre Papeterie Shihodo, où ceux qui entrent sont sûrs de trouver ce qu'ils sont venus chercher, des papiers *washi* les plus fins aux encres les plus colorées. Loin de la frénésie urbaine, Ken Takarada, le propriétaire, a aménagé un espace où les clients peuvent coucher sur le papier leurs émotions les plus intimes. Le contact de la plume sur la feuille, le tracé délicat des lettres et des idéogrammes, l'odeur du papier... Dans ce havre de paix, chacun redécouvre le pouvoir de l'écriture. Et, grâce à cette activité en apparence anodine, trouve le courage de renouer avec ses racines, de déclarer sa flamme ou de résoudre des malentendus qui durent depuis trop longtemps pour avancer sur le chemin du bonheur.

Un roman choral poétique qui célèbre l'art de la papeterie japonaise et le pouvoir de l'écriture manuscrite.

« Un beau roman sur le partage, l'entraide et l'amour d'autrui. À lire absolument ! »

Marie, libraire Furet du Nord Lille

.....

Né à Tokyo en 1969, Kenji Ueda est un romancier japonais qui insuffle avec finesse un charme envoûtant aux objets les plus simples. *La Papeterie de Ginza*, son deuxième roman, a rencontré un tel succès qu'il est devenu une série en plusieurs tomes et est en cours de traduction dans quinze langues.

Traduit du japonais par Nina Le Flohic

ISBN : 978-2-487606-39-5



8,90 euros
Prix TTC France
Texte intégral
Rayon : Littérature étrangère
Design : Caroline Gioux
Illustration : © Joanna Rosado



LA PAPETERIE
DE GINZA

Du même auteur, aux éditions Nami
Lettres de la papeterie de Ginza, 2026

Titre original : 銀座「四宝堂」文房具店 (GINZA SHIHODO
BUNBOGUTEN Vol. 1)

Copyright © Kenji Ueda, 2026

Tous droits réservés.

Publié pour la première fois au Japon par SHOGAKUKAN.

Les droits de traduction en langue française ont été négociés avec
SHOGAKUKAN par l'intermédiaire de Emily Books Agency, LTD. et
CASANOVAS & LYNCH LITERARY AGENCY S.L.

Traduit du japonais par Nina Le Flohic

*Cette œuvre est une fiction, tous les personnages, organisations et événements
décrits sont nés de l'imagination de l'auteur.*

Pour la présente édition :

© Nami, une marque des éditions Leduc, 2026

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

ISBN : 978-2-487606-39-5

Maquette : Camille Carlos

Aucune partie de la couverture de cet ouvrage ne peut être utilisée ou
reproduite de quelque forme que ce soit pour entraîner des technologies
ou systèmes d'intelligence artificielle. Cette couverture est protégée contre
la fouille de textes et de données (Article 4(3) Directive (UE) 2019/790).

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Instagram (@editionsnami) !

Nami s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion
et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos
ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Kenji Ueda

LA PAPETERIE
DE GINZA

Roman

Traduit du japonais par Nina Le Flohic



Le stylo-plume

La formation destinée aux nouveaux employés était enfin terminée. Elle avait commencé le 1^{er} avril, jour de rentrée au Japon. Logé sur le lieu de stage avec tous les autres participants, j'avais passé les deux premières semaines à suivre des cours magistraux. Mais le format avait radicalement changé dès le lundi suivant : divisés en plusieurs groupes de cinq personnes, nous avons dû visiter le siège social, l'usine, les agences commerciales et le laboratoire de l'entreprise. Après chaque visite, nous étions tenus de faire une présentation de nos nouvelles connaissances face à tout le monde.

Afin que tout un chacun interagisse, les groupes étaient sans cesse reconstitués. Mais pour les timides

comme moi, devoir travailler à chaque fois avec de nouvelles personnes était une source considérable de stress et rendait l'exercice particulièrement éprouvant.

Plus terrible encore était l'esprit de compétition qui régnait entre nous. Un message provenant de la direction des ressources humaines nous avait pourtant prévenus que cette formation relevait d'un « apprentissage » et n'avait « absolument pas pour objectif de juger les talents et les compétences des divers participants ». Mais les qualités de chacun ressortaient naturellement au fil des jours, que ce soit par les questions posées lors des visites, les débats qui émergeaient au sein de chaque groupe ou les présentations finales.

Inévitablement, un rapport hiérarchique s'était peu à peu établi entre nous.

« Qu'est-ce qu'il vient faire dans notre entreprise celui-là ? » « Il doit être pistonné. » L'atmosphère s'était si dégradée qu'on entendait maintenant ce type de médisances dans les couloirs.

Au final, trois d'entre nous étaient partis sans même attendre la fin de la formation.

« Nous sommes tous dans le même bateau, essayons de bien nous entendre et de nous entraider. »

J'avais tant de fois voulu prononcer ces mots, mais je n'y étais pas parvenu.

C'était toujours pareil avec moi, je laissais passer les occasions de dire ce qui me tenait à cœur. Et je continuais de traîner, comme un lourd fardeau, le souvenir de tout ce que je n'avais pas su dire, de toutes les pensées que je n'avais pas réussi à transmettre.

Vu mon état, je me voyais mal surmonter la prochaine formation commerciale qui devait débiter après nos congés. Une angoisse diffuse m'avait accompagné tout au long du chemin pour rentrer chez moi. J'allais retrouver ma chambre vide, où personne ne m'attendait. Tout n'était pourtant pas si noir : je venais de recevoir mon premier salaire et une longue série de jours fériés commençait dès le lendemain...

Bercé par les vibrations du métro, je m'étais brusquement souvenu des paroles prononcées par l'un de nos aînés dans l'entreprise.

« Comment comptez-vous dépenser votre premier salaire ? Vous en ferez ce que bon vous semble, mais je vous conseille d'en profiter pour offrir quelque chose aux personnes qui vous ont permis d'arriver jusque-là. Vous leur feriez ainsi un immense plaisir. »

C'est ça ! Demain, j'irai chercher un cadeau pour Natsuko. Et puis il y a autre chose qu'il me faut absolument... Mais, où aller ? Où pourrais-je bien trouver de quoi lui faire plaisir ? À Tokyo, je ne vois que le quartier de Ginza.

Mme Kijima m'a accompagné jusqu'à la sortie du grand magasin Matsukiya, celle qui donne sur l'avenue principale de Ginza.

— Bon, c'est dans cette direction. Mais tu es sûr que ça va aller ? Si tu veux, je peux demander à l'un de nos jeunes employés d'y aller avec toi. J'aurais vraiment aimé t'accompagner jusque là-bas, mais j'ai un rendez-vous juste après... Je suis désolée, s'est-elle expliquée, inquiète.

— Ne vous en faites pas, je vais utiliser le plan que vous m'avez donné. Et puis j'ai aussi mon smartphone sur moi, ça devrait aller.

— J'espère bien, mais... Ah, je vais immédiatement téléphoner à la boutique pour annoncer ta venue. Tu devrais être bien accueilli ! m'a-t-elle rassuré avec un regard bienveillant qui me rappelait celui de Natsuko.

— Je vais vous laisser.

— Ce n'est pas la peine de te presser, prends ton temps. N'hésite pas à m'appeler, au moindre souci. Je me débrouillerai pour t'aider.

Elle se comportait comme une mère qui envoie son enfant faire une course tout seul pour la première fois. Quelques heures à peine s'étaient écoulées depuis notre rencontre, et j'avais pourtant l'impression de la connaître depuis toujours.

Je me suis mis en route, me référant au plan qu'elle m'avait gentiment dessiné sur une page de

carnet. Pour l'instant, je devais aller tout droit. Après quelques pas, je me suis retourné et je l'ai aperçue, toujours là où je l'avais quittée. Elle a répondu à mon discret salut dans sa direction par un petit signe de la main.

C'était bien la première fois que je recevais un tel plan. De nos jours, tout le monde se contentait d'envoyer un lien Internet. À côté de la carte, Mme Kijima avait inscrit le nom, l'adresse du magasin et elle avait même ajouté son numéro de téléphone personnel.

J'ai tourné au troisième feu, pour m'engager dans une ruelle parallèle. Les immeubles étaient serrés les uns contre les autres. Quel contraste avec la rue principale, lumineuse et large ! J'avais l'impression d'être entré dans un labyrinthe. En tournant un peu plus loin au deuxième coin de rue, j'ai aperçu une boîte aux lettres cylindrique.

Elle devait être régulièrement repeinte : sa couleur rouge vif sautait aux yeux. Cette vieille boîte aux lettres me semblait tout droit sortie d'un film ou d'une ancienne série télévisée. C'était un excellent point de repère ! La boutique que je cherchais était juste en face.

— C'est vraiment ici ?

J'avais marché une dizaine de minutes depuis le grand magasin. J'étais bien arrivé dans la rue indiquée sur le plan ; mais pour moi, qui venais tout juste de débarquer à Tokyo, cette sortie était une aventure.

On m'avait parlé d'une très ancienne papeterie. Pourtant, l'immeuble de deux étages qui l'abritait avait beau être chargé d'histoire, il ne paraissait pas du tout vieillot. Il s'en dégagait une atmosphère étrange, le bâtiment était à la fois calme et majestueux. Le nom de la boutique était écrit en lettres dorées, au centre de la porte vitrée : Shihodo.

Une douce odeur est venue m'accueillir sitôt franchi le pas de la porte. Était-ce de l'encens ? Contrairement aux parfums, dont les senteurs ont tendance à s'imposer brutalement à nos narines, cette odeur contenait une forme de tendresse qui m'enveloppait peu à peu, moi qui tentais de survivre dans cette métropole froide et inconnue. Avec un petit temps de retard, une voix masculine a résonné depuis l'arrière du magasin.

— Bienvenue !

Cette voix était pleine de douceur, comme l'odeur de l'encens, et elle donnait l'impression que l'on était sincèrement attendu. C'était la première fois que j'entendais un « Bienvenue ! » aussi agréable.

En arrivant à Tokyo, j'avais été très surpris par la manière dont les vendeurs s'adressaient aux gens lorsqu'ils entraient dans un magasin. À la campagne, là où j'avais grandi, nous sommes toujours accueillis par un simple « Bonjour ! » ou « Bonsoir ! ». Sans doute parce que tout le monde

se connaît. Même si c'est avec le sourire, quand un vendeur nous salue avec un « Bienvenue ! », on a l'impression qu'il veut à tout prix faire une vente.

Je ne supportais plus d'entendre les voix criardes des vendeurs hurler « Bienvenue ! » à tout va, que ce soit dans les supérettes, les fast-foods et les grandes chaînes de bistrots, mais aussi au guichet des banques ou des diverses administrations...

Cependant, ce « Bienvenue ! »-là lancé dans cette papeterie, n'avait rien de déplaisant. J'aurais été bien en peine de dire pourquoi. Il y avait sans doute le soulagement d'être arrivé à bon port, mais peut-être que mon état d'esprit avait aussi changé.

L'homme à la voix chaleureuse, qui avait dû remarquer mon hésitation, est aussitôt apparu. Il portait une fine chemise bleu clair glissée dans un pantalon gris, une cravate unie bleu marine et des chaussures en cuir noir à lacets. Ses cheveux, ni vraiment longs ni vraiment courts, étaient simplement séparés par une raie naturelle. Il devait avoir environ trente-cinq ans.

— Excusez-moi... Vous êtes bien le propriétaire de la Papeterie Shihodo ? demandai-je bêtement, alors que j'avais déjà vérifié le nom sur la porte avant d'entrer.

— Oui, vous êtes au bon endroit. Veuillez m'excuser mais, seriez-vous monsieur Nitta ?

— Euh, oui.

— Je vous attendais. J'espère que vous ne vous êtes pas perdu en route ?

— Non, non, pas de souci. Grâce à ça.

L'homme a acquiescé, après avoir jeté un œil sur le plan que j'avais à la main.

— Me voici rassuré. Mme Kijima m'a appelé il y a quelques minutes. Elle m'a dit avoir conseillé la boutique à un client important, monsieur Nitta, et m'a demandé de l'accueillir dignement, m'a-t-il répondu avant de me tendre sa carte de visite. Ken Takarada, je suis le gérant de la Papeterie Shihodo, je suis ravi de faire votre connaissance.

— Ah, euh, en... enchanté.

Pour un timide comme moi, rien n'est plus stressant que de rencontrer quelqu'un pour la première fois. M. Takarada l'avait-il deviné ? Il a en tout cas repris la parole sans se départir de son léger sourire.

— Vous devez être surpris, mais Mme Kijima se comporte toujours ainsi. Comme à son habitude, elle a brusquement raccroché sur un simple « Voilà, je te remercie par avance ». Je n'en sais donc pas tellement plus : qu'est-ce qui vous amène ?

J'ai soudain repris mes esprits.

— Euh... Oui, j'aimerais acheter du papier à lettres et une enveloppe...

Il s'est profondément incliné avec l'air de dire « Je m'en doutais ! ».

— C'est entendu, a-t-il répondu en m'indiquant le fond du magasin d'un geste naturel. Je vous en prie, c'est par ici. Vous trouverez sur ces étagères les principaux papiers à lettres et leurs enveloppes.

Étrangement, l'attitude à la fois décontractée et très polie de M. Takarada avait le don de me mettre à l'aise. En ville, les interactions entre vendeurs et clients se résumaient au strict minimum, car les gens étaient toujours pressés. Je le savais, cela relevait d'une certaine forme de sagesse citadine, mais j'avais l'impression d'avoir affaire à des machines et non à des êtres humains. Je ne m'habituerai sans doute jamais aux échanges fades qui en découlent.

L'étagère débordait de papiers à lettres et d'enveloppes de toutes sortes. La plupart étaient un vrai régal pour les yeux : il y avait du *washi* artisanal, dont la haute qualité se remarquait au premier coup d'œil, du papier très élégant avec des fleurs séchées intégrées à la fibre ou un autre de style occidental, bleu clair avec des lignes auburn.

Les enveloppes, assorties à chaque papier, étaient disposées juste à côté. Elles étaient divisées en deux grandes catégories : celles tout en longueur pour les lettres écrites à la verticale et celles de format occidental, destinées à l'écriture horizontale. Il devait y avoir près de deux cents modèles différents.

— J'en ai également qui varient selon les saisons, je peux les sortir. Quant aux cartes de

célébration, vous les trouverez du côté des cartes postales.

— Tout ce choix... C'est impressionnant ! Je suis un peu perdu.

— Merci beaucoup. L'espace étant limité, je ne peux pas tout exposer, mais je dois dire que cette boutique est l'une des plus fournies de Tokyo en matière de papier *washi* et d'articles étrangers. Bien entendu, si vous ne trouvez pas votre bonheur, il y a beaucoup d'autres grandes papeteries à Ginza, à Nihonbashi et aux alentours de la gare. N'hésitez pas à me dire exactement ce que vous recherchez. Je connais à peu près le stock des autres papeteries et je peux appeler mes confrères pour leur demander de vous mettre de côté ce que vous désirez.

— C'est très gentil, mais je vais déjà avoir du mal à me décider entre les articles qu'il y a ici...

Toujours aussi souriant, M. Takarada s'est emparé d'un set de papiers à lettres.

— Celui-ci, appelé *Tayori*, « Correspondance », a l'avantage de pouvoir être utilisé en toute occasion : avec ses dix lignes verticales très discrètes sur un fond blanc pâle, il est tout simple. Et vous ne le trouverez nulle part ailleurs.

— D'accord, ai-je marmonné.

Il en a attrapé un autre, deux étagères plus haut.

— Celui-là se nomme *Hagoromo* : « Robe de plumes ». C'est également une exclusivité de notre papeterie. À l'origine, il a été créé par un

artisan de papier *washi* qui souhaitait fabriquer un « produit de tous les jours », mais les quantités restent très limitées... Il est élaboré à partir d'un *washi* de grande qualité et les lignes apparaissent seulement en transparence. Il peut servir, lui aussi, pour tout type de courrier. Ensuite... Ah, je vous demande pardon. Je suis égoïstement en train de vous présenter mes articles préférés.

Le ton extrêmement poli de cet homme contrastait avec sa jeunesse.

— L'un comme l'autre sont de très bonne facture sous leur apparence simple et ils sont vraiment beaux. Hmm...

J'ai toujours été incapable de faire des choix.

— Il y a deux principales manières de choisir du papier à lettres. La première, vous vous en doutez, c'est de se fier à ses propres goûts. La seconde, c'est d'opter pour le papier qui semble le plus convenir à la personne qui va recevoir cette lettre. Les deux modèles que je viens de vous conseiller sont de grands classiques, avec lesquels on ne peut pas se tromper, mais il est possible qu'ils ne correspondent pas à votre destinataire. C'est pourquoi il vaut mieux y réfléchir en gardant toujours à l'esprit celui ou celle à qui vous allez l'envoyer.

— Je vois...

Ce conseil me semblait tout à fait judicieux, mais je n'avais encore jamais écrit une seule lettre. Tout au plus des cartes de vœux.

Remarquant sans doute que je cherchais mes mots, M. Takarada m'a tendu la perche.

— Puisque vous m'avez été présenté par Mme Kijima, j'imagine que vous souhaitez joindre un cadeau à ce courrier ?

— Oui, c'est ça. En fait, je viens de recevoir mon tout premier salaire et j'aimerais en profiter pour offrir quelque chose à ma grand-mère, qui vit à la campagne. Je suis venu à Ginza dans ce but, mais j'ai beau avoir fait le tour de nombreuses boutiques, je n'avais aucune idée de ce qui pourrait lui plaire... Complètement perdu, j'errais dans le rayon alimentation de Matsukiya, lorsqu'une vendeuse m'a interpellé.

— Elle vous a abordé en lançant « Attends, attends ! Ça va, jeune homme ? », n'est-ce pas ? m'a demandé M. Takarada en changeant son ton de voix.

— Oui, exactement ! Elle m'a dit : « Ça va, jeune homme ? Tu m'as l'air épuisé et trempé de sueur », avant de me tendre un gobelet en carton. « Tiens, bois un peu de thé vert glacé, c'est parfait dans ces moments-là. » Abasourdi, je l'ai vue sortir une chaise de l'arrière-boutique. Elle l'a posée à côté d'un étalage : « Allez, assieds-toi et fais une petite pause. »

M. Takarada acquiesçait joyeusement.

— Mme Kijima ne peut pas s'empêcher d'aider les autres.

— On dirait bien, oui... Le thé qu'elle m'a offert était délicieux. Ça peut paraître exagéré,

mais c'est la première fois de ma vie que j'ai ressenti une telle douceur. J'ai lâché un grand soupir sans même m'en rendre compte. Elle est alors immédiatement venue me resservir et m'a demandé : « Qu'est-ce qui t'arrive ? Venir jusqu'à Ginza et soupirer ainsi... Tu as des ennuis ? »

C'était vraiment étrange. Cela faisait seulement quelques minutes que j'étais là et j'arrivais déjà à parler naturellement avec M. Takarada. Tout bien réfléchi, il en avait été de même avec Mme Kijima. Il faut croire que c'était le jour des belles rencontres.

— Je me demande quel âge elle peut avoir, ai-je laissé échapper.

— Je ne sais pas, j'évite de demander son âge à une femme. Mais d'aussi loin que je m'en souviens, je l'ai toujours vue travailler à Matsukiya, alors... Elle a pris une retraite progressive il y a quelques années et travaille maintenant à temps partiel. Elle s'occupe notamment de la formation des nouveaux employés et des demandes des clients les plus importants. Ah, je crois qu'elle fait aussi partie des rares personnes à pouvoir appeler le directeur du magasin par son prénom.

— Je ne pensais pas avoir été aidé par quelqu'un d'aussi extraordinaire !

M. Takarada a ri en secouant légèrement la tête.

— Elle se mettrait en colère si elle vous entendait ! « Quelqu'un d'extraordinaire, non mais, on

dirait que vous parlez d'une vieille bique austère ! » En réalité, elle peut se montrer sévère envers elle-même et son travail, mais avec n'importe qui d'autre, c'est la gentillesse incarnée. J'aimerais être comme elle en tant que commerçant... Non, je devrais plutôt dire en tant qu'être humain.

Sa voix avait changé, comme s'il se parlait à lui-même ; acquiesçant à ses propres paroles, il a soudain paru surpris et gêné.

— Je suis désolé, j'ai digressé, a-t-il repris.

— Non, pas du tout ! J'avais justement envie de partager la gentillesse de Mme Kijima. Je suis heureux que vous m'ayez écouté, merci.

Depuis mon arrivée à Tokyo à la fin du mois de mars, c'était la première fois que l'on m'écoutait ainsi raconter ma journée. Jusqu'à présent, Natsuko avait toujours pris le temps d'écouter toutes mes longues histoires décousues.

Durant la formation, au cours d'une des pauses-repas, j'avais raconté ma mésaventure du jour : une porte automatique qui ne s'ouvrait pas. Un collègue m'avait lancé avec mépris « C'est tout ? ». J'avais bafouillé, suscitant immédiatement des rires moqueurs autour de la table. L'incident s'était terminé sans que personne ne me vienne en aide. J'étais, depuis lors, terrorisé à l'idée de parler aux autres.

D'un petit signe de tête, M. Takarada m'a incité à poursuivre, toujours avec son doux sourire qui reflétait si bien sa personnalité.

— Revigoré par le thé, je me suis ouvert à elle. Je lui ai expliqué que je voulais faire un cadeau à ma grand-mère avec mon premier salaire, mais que je n'avais aucune idée de ce qui pourrait lui faire plaisir. Elle a pris le temps de me faire plusieurs propositions, et je me suis finalement décidé pour du thé.

— Vous avez fait un excellent choix. Déjà, parce que c'est la saison du *shincha*, le thé nouveau. Mais aussi parce qu'à chaque fois que votre grand-mère en plongera quelques feuilles dans sa théière, elle ressentira votre sollicitude à son égard, a répondu M. Takarada avant de se parler à lui-même. Du *shincha*... Quelle bonne idée. Il faudrait que je m'en achète.

— C'est vrai. Je n'avais pourtant pas pensé à lui offrir du thé, c'est entièrement grâce à Mme Kijima. Elle m'a félicité de m'être décidé, ajoutant que « ce serait encore mieux d'accompagner ce cadeau d'une lettre ». Je pensais envoyer un message sur le téléphone portable de ma grand-mère, en la prévenant qu'elle allait recevoir du thé de ma part. Mais Mme Kijima a insisté : « Tu dois lui écrire une lettre, même de quelques mots. Fais-moi plaisir ! »

M. Takarada a hoché la tête avec un petit grognement.

— C'est pourquoi elle vous a orienté vers notre papeterie.

— Oui, avant de me donner ce plan, elle m'a précisé que Matsukiya vendait aussi du papier

à lettres. Mais, selon elle, les articles proposés ne sont pas de très bon goût et je serais bien mieux renseigné ici.

— C'est fort sympathique de sa part, a répondu M. Takarada avec le sourire.

— Voilà, vous savez tout !

— Je vois. Que pensez-vous de ce papier ? Il s'agit encore une fois d'un article propre à notre boutique... L'espace entre les lignes est assez large, ce qui permet un vrai confort d'écriture. Il me semble parfaitement adapté à votre situation.

Le papetier me tendait un bloc de papier vert clair, d'environ huit lignes par page. Sur les enveloppes assorties, les cases pour le code postal étaient tracées avec la même couleur que les lignes et un dessin de branches d'arbre au jeune feuillage ornait l'emplacement pour le timbre.

— La couleur utilisée ici correspond à celle des jeunes feuilles printanières. Cette collection se nomme *Tsuki zuki*, « Mois après mois ». Elle comporte douze modèles différents assortis à chaque saison : les lignes sont toujours tracées de la même manière, mais leur couleur change à chaque fois. Vous remarquerez par ailleurs qu'elles forment un dégradé de haut en bas, du plus foncé au plus clair.

M. Takarada a tourné la couverture du bloc qu'il m'avait passé. Les lignes semblaient avoir été tracées à la main : elles s'amincissaient peu à

peu au point d'être presque totalement effacées vers le bas de la page.

— Cet article a été créé à la demande d'un client artiste peintre. Il souhaitait utiliser du papier à lettres où il y aurait assez d'espace pour ajouter un petit dessin sur chaque page. C'est d'ailleurs lui qui a tracé les lignes et qui a réalisé le dessin reproduit sur l'enveloppe. Nous lui devons aussi le choix de ce nuancier. Ça n'a pas dû être simple de sélectionner douze couleurs, parmi les quatre cent soixante-cinq traditionnellement présentes dans l'art japonais. D'autant plus qu'il lui fallait parvenir à créer une bonne concordance avec le fond. Enfin, je vous raconte tout ça, mais je n'ai jamais côtoyé ce fameux peintre : c'est l'un de mes prédécesseurs qui a créé ce papier à lettres.

M. Takarada a sorti les autres modèles de la gamme *Tsuki zuki*. Il y avait un brun-rouge comme les haricots *azuki*, un magenta, un rose pâle comme les œillets, un bleu comme les glycines, un orange comme les kakis, un rouge vif, un marron foncé comme les poutres de cheminée, un rouge-marron comme les crevettes, un rose comme le ciel de l'aube, un gris souris et un doré.

— Ils sont tous au même prix, à part le dernier, qui contient de la feuille d'or. J'en suis sincèrement désolé, mais le prix de l'or ne fait qu'augmenter... Et puis les artisans capables d'en créer sont de moins en moins nombreux. À ce

rythme-là, nous devons d'ici peu renoncer aux finitions dorées.

Toutes les couleurs choisies étaient belles et agréables à regarder. Je ne sais pas pourquoi, mais leur tendresse semblait avoir le don de m'apaiser.

Reliées entre elles par une bande de papier, les enveloppes étaient rassemblées par lots de cinq. Tous plus adorables les uns que les autres, les dessins qui signalaient l'emplacement du timbre correspondaient à la couleur des lignes. Il y avait par exemple trois grains de haricots pour le brun-rouge, des rayons de soleil pour le rose et le mont Fuji pour le doré. M. Takarada semblait avoir remarqué mon attention portée à l'adéquation entre les lignes et les dessins.

— Naturellement, ces dessins disparaissent sous le timbre. Parce qu'ils trouvent ça dommage, certains de mes clients le décalent exprès. Le facteur me le reproche d'ailleurs souvent : « Dites-leur de mettre le timbre au bon endroit », m'a-t-il confié.

— J'avoue les comprendre... Ah, mais, comme je vais envoyer cette lettre avec le thé, je n'aurais pas besoin de mettre un timbre sur l'enveloppe. Allez, c'est décidé, je prends ce modèle, celui avec les feuilles printanières. Et les enveloppes qui vont avec.

— D'accord, je vous en remercie, m'a-t-il répondu avant de récupérer les articles en question. Si vous voulez bien me suivre. J'ai l'impression de me mêler de ce qui ne me regarde pas

mais, avez-vous de quoi écrire ? m'a-t-il demandé en se dirigeant vers la caisse.

— Je comptais justement vous en parler. J'aimerais acheter de l'encre pour ce stylo, lui ai-je répondu avec un hochement de tête.

J'ai sorti une boîte tout en longueur du fond de mon sac à dos. Enveloppée dans un sachet noir marqué d'un logo blanc, elle renfermait un stylo-plume.

M. Takarada s'est glissé derrière le comptoir. Il a mis mes articles de côté et m'a demandé d'attendre, pendant qu'il sortait d'un tiroir une paire de gants blancs. Avant de les enfiler, il a posé devant lui une sorte de plateau longiligne assez luxueux. Le fond était garni de feutrine.

— Je vais regarder ça, a-t-il dit rapidement avant de récupérer ma boîte et de la déposer sur le plateau.

Il s'est assis sur une chaise entreposée dans un coin.

— Je vous demande pardon. Si je travaille debout, je risque d'abîmer une partie du stylo. Cela peut paraître impoli, mais permettez-moi de m'asseoir. Si vous le souhaitez, vous pouvez faire de même, a-t-il précisé en m'indiquant du regard une autre chaise derrière le comptoir.

Je l'ai déplacée et je me suis assis face à lui.

— Il doit sans doute s'agir d'un stylo Montblanc... Mais ce n'est pas un modèle récent, n'est-ce pas ?

— Non, en effet.

M. Takarada a sorti la boîte de son emballage avec beaucoup de délicatesse. Le haut de celle-ci était marqué d'un insigne en forme d'étoile blanche aux pointes arrondies. En relevant le couvercle, le mode d'emploi et la garantie sont apparus. Le stylo-plume se trouvait en dessous. Il était posé sur un support recouvert de tissu. Son capuchon et son clip dorés étincelaient.

— Je n'y connais vraiment pas grand-chose mais c'est un stylo haut de gamme, non ? De ceux que les célèbres écrivains utilisent ?

— En effet, on peut dire ça. Vous avez là un Montblanc Meisterstück classique, m'a-t-il répondu avec un petit hochement de tête. Sa finesse permet de le glisser facilement dans la poche intérieure d'une veste, sans qu'il ne crée de gêne. Il convient parfaitement aux Japonais, qui ont généralement des mains plus petites que les Européens.

— Hum...

J'étais troublé de ne rien savoir, alors que c'était mon propre stylo.

— Les écrivains semblent préférer les modèles un peu plus épais. Comme le Meisterstück LeGrand 146 que j'ai ici, a-t-il ajouté en sortant un autre stylo-plume d'une vitrine proche de la caisse.

Celui-ci ressemblait comme deux gouttes d'eau au mien, mais en plus large. Surtout au niveau de la bague centrale.

— Votre modèle fait 12 millimètres de diamètre, alors que celui-ci en fait 13,3. Ce serait, dit-on, la largeur idéale pour écrire sans s'arrêter sur de longues périodes.

J'ai pris le LeGrand 146 qu'il me tendait.

— C'est vrai qu'il est large. Je trouve déjà mon stylo-plume épais, par rapport aux stylos à bille ou aux critériums que j'utilise d'habitude, mais là...

M. Takarada a acquiescé avant de sortir un troisième stylo.

— Le Montblanc le plus épais fait 15,2 millimètres de diamètre. Il s'agit du Meisterstück 149. Également apprécié des écrivains, il sert à la signature des traités internationaux ou des gros contrats d'entreprises. Il est un peu trop luxueux pour être utilisé au quotidien, mais sa prestance est parfaite pour les grandes occasions.

Le 149 qu'il venait de sortir avait presque la même largeur qu'un feutre indélébile.

Me laissant examiner à ma guise les deux modèles, M. Takarada s'est occupé de mon propre stylo-plume. Il a d'abord enlevé le bouchon, avant d'ouvrir le stylo en le dévissant par le centre. Il en a sorti une pièce toute fine, enchâssée à l'intérieur.

— La plume et le convertisseur sont tout propres, il n'a pas dû être utilisé.

— C'est vrai, je ne l'ai encore jamais essayé.